

CE MATIN,
MAMAN A ÉTÉ TÉLÉCHARGÉE

GABRIEL NAËJ

CE MATIN,
MAMAN
A ÉTÉ TÉLÉCHARGÉE

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2019
ISBN : 978-2-283-03204-6

À Jeannine Rose, trop tôt partie.

Excorporation

Ce matin, maman a été téléchargée. Ou peut-être hier. Je viens de recevoir un texto de la clinique. « L'excorporation s'est bien déroulée. Votre mère est transférée. Nous vous attendons pour la translation. Avec notre considération distinguée. » La translation ? Cela ne veut rien dire. C'est du langage codé. L'excorporation, je savais que ça arriverait un jour. Elle m'en avait averti. Je ne disposais d'aucune information précise sur la nature exacte du processus. Elle m'avait expliqué que c'était une sorte de portage de l'esprit « outre corps ». Elle appelait ça la métensomatose numérique. Pour moi, c'était du chinois. Je n'écoutais pas, enfin, pas vraiment. Aujourd'hui, je le regrette. Je regrette aussi mon absence, là-bas, à ce moment-là, même si je sais

qu'elle ne le souhaitait pas, qu'elle me l'avait explicitement signifié et que contrevenir à son désir eût été impensable.

À bien y réfléchir, cela a dû commencer hier. C'est une opération délicate qui prend du temps. Plusieurs heures, pas moins ; peut-être même une partie de la nuit, voire jusqu'à l'aube. À n'en point douter, ils ont attendu que l'intervention soit terminée pour m'avertir.

La clinique se trouve dans la Manche, à Granville, sur la côte normande. Je partirai demain au petit matin. J'aurai un bagage à main léger avec des affaires de première nécessité, vraisemblablement une brosse à dents, du dentifrice, des chaussettes et d'autres bricoles. Il faudra que je prévoie pour une semaine. Je prendrai le métro, puis le train. À l'arrivée, je marcherai. D'après ce qu'elle m'a dit, le voyage ne durera pas plus de quatre heures en tout. Je resterai là-bas quelques jours, le temps de la réincorporation. J'en profiterai pour régler les formalités administratives. Je dormirai à l'hôtel. Ensuite, nous rentrerons ensemble, à Paris, dans une fourgonnette noire ou

grise aux vitres teintées, et j'organiserai les funérailles. En attendant, motus ! Rien ne doit filtrer. J'appellerai Juliette au plus tôt pour l'avertir. Mais à elle aussi je devrai tout celer. Dans des situations délicates comme celle-là, je préfère parler en direct, voir mon interlocuteur et échanger avec lui, plutôt que d'enregistrer une séquence visiophonique, pour éviter les malentendus – surtout avec elle.

Je vais demander quelques jours de congé. Ils ne seront pas contents dans la boîte, parce que nous avons un projet à rendre. Par chance, je m'étais bien avancé sur ma partie. Je peux le leur rappeler. Et puis, avec un argument pareil, ils n'auront rien à objecter.

Décidé à ne pas me laisser faire, je vais voir Quentin – Quentin, c'est mon chef – dans son box pour lui annoncer la nouvelle. Il me demande :

– Pourquoi Granville, je croyais qu'elle vivait chez toi, à Paris ?

Je dois détailler sa maladie, ses rémissions, sa convalescence, son départ en

clinique et la probable rechute. Il aurait pu m'épargner cela.

En rentrant, je trouve dans le courrier, au milieu des journaux publicitaires, une grosse enveloppe adressée à maman. Ce sont les H+. Elle contient une brochure en couleur accompagnée d'une lettre par laquelle ils se rappellent à son bon souvenir. Y est joint un prospectus avec la photo d'un très vieil homme au visage si racorni qu'on croirait un masque. Il souffle d'innombrables bougies plantées sur un gâteau. La légende explique : « Tous nos souhaits de bonheur à Raymond Kurzweil pour son premier centenaire. » C'est donc lui ! Maman m'en a tant parlé. Elle lui achetait beaucoup de gélules et de compléments alimentaires par l'intermédiaire de la société Ray & Terry qu'il a fondée et dont il est toujours le président et le directeur scientifique. Il la fascinait. Elle croyait en lui, en sa science, en ses pouvoirs. Pourtant, le moins que l'on puisse constater, c'est que le régime qu'il a prescrit ne lui a pas vraiment réussi.

Elle n'a pas atteint les cent ans. Loin de là ! D'ailleurs, quel âge avait-elle au juste ? Je crois qu'elle est née en 1976 ou en 1979, je ne me souviens jamais. Si, papa était de 76. Elle doit donc être de 79. En calculant bien, cela lui ferait quarante-huit plus vingt et un, soixante-neuf. Même moins, car elle est du 10 avril. En tout cas, pas encore soixante-dix ! Elle avait foi dans le téléchargement. Elle ne parlait que de cela. Elle m'a même demandé d'acheter un robot domestique chez Ishiguro Corp. dès après son transfert en vue de sa réincorporation. J'en conserve les références exactes dans mon coffre. Je devrai le commander en mon nom propre afin de ne pas éveiller la suspicion. J'agirai avec discrétion pour ne rien dévoiler de son authentique destination et ne pas susciter la curiosité.

Je dois aussi m'occuper d'Orphée, le chat. Il ne faut pas le laisser seul plusieurs jours d'affilée dans l'appartement, même avec le distributeur de croquettes empli. D'après elle, cela risque de le rendre neurasthénique. Je cours l'attraper. Il n'aime pas qu'on le mette dans sa cage de transport et

tente de m'échapper. Comme d'habitude, il essaie de griffer. J'esquive. Je l'enferme. Je l'amène à la pension ; c'est tout près. Demain, je partirai trop tôt pour m'en charger. De toutes les façons, à l'heure de quitter la maison, ce sera encore fermé.

Je dîne seul chez Pinocchio, la pizzeria qui fait l'angle. Juliette est toujours injoignable. En un sens, je préfère, car je n'aimerais pas avoir à la dissuader de venir en inventant des histoires douteuses au cas où elle souhaiterait m'accompagner. Fine mouche, elle risque de percer quelque chose. Les consignes sont strictes : ne rien ébruiter, même aux proches. L'opération doit rester confidentielle. Il me faudrait ruser pour éluder ses questions. Ce soir, je n'en ai pas trop le cœur.

Je me lève à l'aube. Il fait encore très frais. Cela pique un peu. Je vais à la gare en métro, ma petite valise à la main, avec du linge de rechange, quatre chemises, un tee-shirt pour la nuit et ma trousse de toilette. Le train est ponctuel : départ à 9 h 12. Pendant le voyage, j'essaie de nouveau de joindre Juliette, mais en vain.

En désespoir de cause, je laisse un message visiophonique. J'hésite sur la formulation. À la réflexion, je préfère rester neutre, ne pas en dire trop, de crainte qu'elle ne cherche à s'imposer : « Maman me fait demander. Je dois y aller. Je te rappelle. Bises. » Manière d'atermoyer. Je lui annoncerai demain le décès. De toute manière, je ne lui expliquerai rien ou presque, car je ne le peux pas. Dommage, j'aurais eu besoin de me confier dans un moment si difficile. Cela me contrarie. Je me sens seul. Maman partie, il est dorénavant interdit d'échanger avec quiconque. Soudain, en pensant à elle, me reviennent les derniers temps qu'elle passa dans l'appartement avant son hospitalisation. Je me remémore sa souffrance, ses douleurs aiguës, mais aussi ses moments d'exaltation et, surtout, ce qu'elle appelait ses projets. Quelle détermination que la sienne à cette époque ! Cette clinique éloignée du bord de mer, elle souhaitait à tout prix y aller pour y vivre ses derniers jours. Selon elle, c'était la condition d'une excorporation réussie, qu'elle invoquait

avec ferveur. La sévérité de son jugement sur Juliette me revient aussi. De cela, je me souviens parce que je m'en irritais. Sans doute avait-elle raison sur beaucoup de choses, mais, sur ce point précis, elle exagérait et cela m'exaspérait. Elle la trouvait conventionnelle et ennuyeuse. Je ne suis pas d'accord. Moi, je la trouve droite, exigeante, foncièrement honnête et juste. D'ailleurs, comment pouvait-elle émettre de tels avis ? Ils ne reposaient sur rien !

De la gare à la clinique Saint-Paul, en prenant le passage Gautier et la rue de la Corderie, il n'y a que dix minutes à pied. Ça grimpe un peu. Avec ma valise, gravir cette côte pentue m'essouffle. Heureusement, ce n'est pas trop long. Au sommet, le bâtiment en impose. C'est une ancienne église ventrue de style romano-byzantin datant de la fin du XIX^e siècle. La Voie du futur l'a rachetée dans les années trente et l'a convertie en centre de soins, après que la municipalité a renoncé à entretenir le patrimoine ecclésiastique. De l'extérieur, on aperçoit trois clochers,

un central et deux latéraux. À l'autre extrémité du bâtiment se dresse un dôme volumineux. Sur le pourtour, on remarque des fenêtres en ogive et des rosaces, toutes pourvues de vitraux. Le grand hall résonne. Je me dirige vers le guichet d'accueil. Des pommes rouges, symboles de la Voie du futur, emplissent une coupe en verre. Leur rouge se détache avec netteté et produit un effet de contraste saisissant sur le blanc du comptoir.

– Je voudrais voir Mme Vidal.

Je précise :

– Mme Michèle Vidal.

L'hôtesse fait quelques recherches avant de répondre, un peu sèchement :

– Je suis désolée, mais Mme Vidal ne reçoit plus.

– Pardon, je suis Raphaël Vidal, son fils. Un texto de la clinique m'a averti.

– Dans ce cas, c'est autre chose. Pourriez-vous, par précaution, faire état de votre identité ?

J'allonge mon bras dans le détecteur. J'entends le déclic d'approbation.

– Très bien monsieur Vidal. Veuillez patienter ici.

Quelques minutes plus tard, une infirmière en blouse blanche et coiffée d'une cornette tout aussi blanche vient me chercher. Elle a la peau claire, dorée et lisse. Ses cheveux auburn foncé tranchent sur le blanc de sa coiffe.

– Suivez-moi, dit-elle avec affabilité. Je vais vous conduire.

Puis elle reprend, sur un ton empli de compassion :

– L'épreuve a été douloureuse. Elle est courageuse. Je suis certaine que les étapes suivantes vont bien se dérouler.

Je ne sais quoi répondre. Elle me paraît gentille. Elle ne s'offusque pas de mon silence.

On monte des escaliers. Dans les étages, tout est propre et fonctionnel. Cela inspire confiance. On traverse des couloirs silencieux. Elle m'introduit dans une chambre. Maman est allongée, inerte, sur un lit blanc. Elle a l'air endormi.

– Le plus dur est passé. La migration est terminée, me confie l'infirmière.

Je ne comprends pas très bien ce dont elle parle. Peut-être s'agit-il de la phase d'excorporation ? Cela reste abstrait pour moi.

Je me sens néanmoins obligé de m'enquérir de son état, car le corps paraît totalement immobile :

– Hiberne-t-elle ?

L'infirmière me regarde avec un sourire compatissant avant de me montrer du doigt un reliquaire de verre placé sur la table de chevet et d'insister :

– Non, là, ce n'est que le corps désormais vide et froid. Elle, elle se trouve ici. On l'y a tout entière transportée. L'intégralité de sa conscience y loge. Elle est encore déconnectée du monde extérieur. En dépit des apparences, elle n'est pas totalement inerte. Elle n'hiberne pas. Son état approche du sommeil, d'un sommeil actif, d'une espèce de songe glissant qui aspire à se raccrocher à des sensations pour y prendre prise. Le docteur va vous expliquer. Il doit arriver d'un instant à l'autre. Mais avant, permettez-moi de vous remettre, à sa demande, cette lettre manuscrite. Elle

tenait à ce que vous la lisiez à son chevet, juste après son transfèrement.

Raphaël,

Avant de me télécharger, je te demande de nouveau de m'assurer de ta fidélité. Dorénavant, je ne serai plus que le carrefour irréductible de capteurs électroniques, d'effecteurs mécaniques et d'une conscience virtuelle. Réduite à cette condition, j'aurai plus que jamais besoin de ton soutien, surtout au début. Le téléchargement me guérira en me disjoignant de la nature et en me faisant flux ubiquitaire. Dès lors, je ne te quitterai plus. Je serai présente pour toi et pour toujours. Cependant, pour m'épanouir, je devrai me réincorporer. Je compte sur toi pour m'aider à accomplir ce dessein. Tu connais tes devoirs. N'oublie pas, conformément à mes instructions, de commander la géminoïde dont je t'ai indiqué les spécifications, de la faire livrer ici, à la clinique, et ce dès que tu liras cette lettre. J'insiste. Il y va de ma vie future. Et je n'ai plus que toi pour mettre à exécution mes ultimes volontés. Ensuite, après ma réimplantation, tu nous amèneras à la maison, elle et moi,

et nous nous mettrons officiellement à ton service, à titre de robot domestique. Comme je te l'ai déjà dit, si je migre, ce n'est pas pour disparaître, mais pour me reconstituer ; le transfert sera pour moi le moyen de reconquérir le monde, d'y faire irruption à tout moment, de devancer l'avance incertaine des autres. Par le téléchargement, je réintroduis ma volonté dans la nature, je donne aux choses les formes de ma détermination, je me délivre du conditionnement de mes organes, si défaillants, je choisis le corps qui incarnera ma pensée et dirigera mes forces.

Ta mère qui t'aime plus que tout et qui te protège de tous les dangers,

MICHÈLE.

– Migration parfaite. Décollement total des adhérences cellulaires. Libération définitive des noyaux. Transfèrement intégral. L'opération s'est parfaitement déroulée.

L'homme, un homme grand, brun, très brun, sûr de lui, ne prend pas la peine de se présenter. Son regard rayonne. Sur sa blouse, on lit : « Dr Marco Varvogliss ».

Il parle sans se soucier de moi, sans même remarquer tant la lecture des écrans intégrés à ses lunettes paraît l'absorber :

– Élongation tangentielle des connecteurs. Rupture des attaches somatiques ¹. Absence de régulation émotionnelle...

Il hésite quelque peu avant de reprendre, l'air pensif :

– Activité psychique débridée. Intéressant...

Soudain, son visage semble comme s'illuminer :

– Nous observerons scrupuleusement son comportement !

1. *Note de l'éditeur* : le Dr Marco Varvogliiss fait certainement référence ici à l'hypothèse des « marqueurs somatiques », émise il y a longtemps, et sans grandes justifications scientifiques, par un de ses lointains compatriotes, le Pr Antonio Damasio. Pour les non-spécialistes, rappelons que cela fait référence au rôle cognitif régulateur des émotions qui sont, selon lui, ancrées dans le corps sur des lieux spécifiques qu'il appelle des marqueurs somatiques. L'absence de ces marqueurs, consécutive à la décorporation, devrait vraisemblablement avoir les mêmes conséquences que l'absence de régulation des émotions, à savoir une absence totale d'inhibition et une perte des émotions.

Puis il s'esclaffe, faisant retentir un rire sonore, un rire épais de chirurgien aux accents de salle de garde, avant de s'exclamer :

– Ah ! Elle va être vraiment, vraiment très décoincée !

De mon côté, je n'ai pas le souvenir qu'elle ait jamais manifesté, en quoi que ce fût, une quelconque forme d'inhibition ou de refoulement. Aussi, je me permets de demander des explications pour mieux comprendre ce qui motive cette hilarité :

– Pourriez-vous avoir l'amabilité, docteur, de préciser ce que vous entendez par là et pourquoi vous supputez une désinhibition ?

Il ne s'offusque pas de ce qui constitue une intrusion, j'en ai bien conscience. Loin de là, très content de constater qu'il y a un public pour l'écouter, il se tourne vers moi, comme pour me prendre à témoin, et poursuit, sans toutefois remarquer ma question et *a fortiori* chercher à y apporter une réponse :

– C'est une grande première, monsieur. Grâce à elle, nous allons enfin communiquer

oultre-tombe. Elle émettra très bientôt. Dès demain au plus tard. On la connectera ensuite aux capteurs optiques et auditifs pour l'aider à reconstituer ses perceptions. Vous êtes de la famille ?

– Je suis son fils.

Sous sa blouse blanche, il porte une chemise à rayures bleues soigneusement repassée avec une cravate. Il a un visage rond et lisse. Ses cheveux sont gominés. Il s'exprime avec exubérance et enthousiasme :

– C'est un grand pas pour la science ; une avancée majeure pour l'humanité. Soyez fiers, votre mère et vous, d'assister à cette intervention historique, à cette première métensomatose numérique ! Désormais, son esprit se trouve tout entier ici, rassemblé dans ce petit reposoir.

Sur ce, il fait pivoter le couvercle du reliquaire de verre sur ses gonds. D'un signe, il m'invite à regarder : il y a une capsule métallique de forme ogivale reposant sur un coussinet de velours noir. On dirait un projectile, une balle de revolver, mais en bien plus aplati. À première vue, son diamètre

fait tout au plus deux centimètres et sa hauteur maximale, un centimètre.

J'imagine mal maman enfermée dans un si petit réduit, elle qui occupait tant de place et qui aimait les grands appartements. Elle doit se sentir à l'étroit. Subitement, une inquiétude me saisit :

– C'est minuscule ! Et si on la perd ?

Il réplique alors, volubile :

– Ne craignez rien, le métal est inaltérable. C'est du platine. Et une pile atomique miniaturisée l'alimente. Elle dispose d'une autonomie de plus de dix millions d'années. En plus, on y a ajouté un piège très dissuasif pour les intrus : toute tentative d'effraction provoquerait une petite explosion nucléaire.

Il pouffe de rire :

– De quoi décourager les détrousseurs de tombeaux !

Regardant de nouveau sa dépouille, je suis partagé. Y a-t-il quelque chose à faire pour la ranimer, ou tout au moins la conserver ? Pourquoi ne pas recourir à la cryogénie ? Je m'enquiers, avec prudence, des possibilités :

– Pourrait-on espérer un jour une réintégration dans son propre corps ?

– Quelle idée saugrenue que de vouloir la réincorporer dans son propre corps ! Il est tout vieux, usé, délabré à un point inouï. Plus rien ne fonctionne. Et puis, vous devez respecter ses volontés. Elle veut s'en débarrasser. Elle l'a exprimé à plusieurs reprises. Au nom de quoi diable décideriez-vous de l'y rétablir ? On lui en trouvera un autre, un tout neuf, conforme à ses désirs.

– Mais, c'est ma mère !

– Non, ce n'est plus elle. Ce n'est que son enveloppe charnelle et elle souhaite en changer pour une autre plus fonctionnelle, plus belle et surtout plus jeune.

– Il n'empêche qu'en dépit de tous ses défauts et de ce que vous qualifiez d'usure et de délabrement, j'y suis attaché.

Réplique cinglante :

– Vaine chimère que cette idolâtrie de la chair ! Je vous le répète, elle n'est plus là..., dit-il en pointant de l'index la dépouille. Mais, ici ! en indiquant le reposoir.

Intarissable, il reprend :

– Ce n'est que son corps. On ne va pas l'embaumer, tout de même ! De toutes les façons, même si l'on parvenait à préserver la matière organique intacte et si, par aventure, les progrès de la technologie autorisaient un jour la réintégration corporelle, dans ce cas précis ce serait impossible, la dépouille est trop abîmée. Le crâne est devenu poreux. À l'œil nu, cela ne se voit pas, mais au microscope électronique on apercevrait des myriades de microperforations sur les os. On ne saurait pas comment les combler. Sans compter qu'au cours de l'intervention, les électrodes ont labouré le cerveau qui a lui aussi subi des dommages irréversibles. Il faut vous y résoudre, la tête tout entière est inutilisable. On peut la lui remplacer et conserver le reste. Mais, tant qu'à faire, il vaut mieux trouver un intégral. On en fabrique de très bien aujourd'hui. Elle a les moyens de s'en payer un de bonne qualité, même s'ils coûtent ; elle peut se le permettre et elle s'est très clairement exprimée sur ce point.

En entendant cela, je sens que je suis trop vieux dans un monde trop changeant. Avec mes trente-trois ans, je réagis déjà comme un homme de l'ancien temps. Les générations futures comprendront peut-être mieux. J'éprouve des difficultés à dissocier le corps de l'esprit. Je ne parviens pas à imaginer une conscience qui existerait en totale indépendance du corps, jusqu'à s'en affranchir. Je ne conçois pas bien non plus comment la métensomatose numérique prolongerait la vie sans la transfigurer. Je crois aussi que je la désapprouve au plan moral. Je ressens une gêne confuse à l'idée que l'homme accède à l'immortalité. Si cela devait se produire, les anciens encombreraient tout ; ils ne laisseraient plus de place au renouveau des générations. Cela transgresserait les limites assignées à la condition humaine. Prolonger la vie le plus longtemps possible m'apparaît louable. J'approuve sans réserve les efforts menés par les scientifiques, les médecins et les pouvoirs publics pour aller dans ce sens. Conquérir l'éternité, ou même seulement le prétendre comme le fait la Voie

du futur, relève d'un tout autre registre. Le geste me paraît condamnable, parce que l'on proclame par là le pouvoir sans limite de l'Homme. Sur ce point, je suis en désaccord avec la secte. Néanmoins, et c'est là ma faiblesse, je ne saurais blâmer ces croyances avec une totale assurance, car j'ai foi dans le progrès. Je ne prétends pas non plus connaître avec précision les limites au-delà desquelles il ne faudrait pas aller. Du fait de cette méconnaissance, j'hésite à condamner fermement la métempsotose numérique et la Voie du futur. Je balance entre des principes moraux opposés pour régler ma conduite. Cette irrésolution éthique me conduit à préférer ma mère à des maximes incertaines. Je choisis de lui rester fidèle jusqu'au bout et d'obéir à ses dernières volontés. En conséquence, même si je n'adhère ni à l'idéal de la secte ni à l'enthousiasme de Varvogliss, je n'ai aucune objection tangible à lui opposer ; je le laisse donc pérorer :

– D'ici deux jours, nous procéderons à la transmigration ; le résultat vous surprendra : vous la retrouverez. Ce sera la

même personne, ou presque, sur un autre corps, plus vigoureux, plus alerte, plus joli aussi. En dépit des petites différences corporelles, elle aura des réactions identiques, une gestuelle proche et des intonations semblables. Elle a choisi le modèle. Une femme, une andréide m'a-t-elle dit. Pour éviter d'éveiller les soupçons, vous le commanderez vous-même ; vous l'enregistrerez à votre nom, à titre de géminoïde domestique de service, et vous le ferez livrer à la clinique. Des instructions précises vous ont été laissées ; il vous reste à les suivre. Elle compte sur vous.

L'autre nuit

Ma chambre d'hôtel donne sur la place du casino. De la fenêtre, j'aperçois un petit triangle de mer avec au-dessus un coin de ciel bleu. Il est encore tôt. De temps à autre perce le cri des mouettes. J'entends aussi de rares passants. Sur la plage, je distingue deux baigneurs. Ils sont courageux ! En ce début mars, même avec une combinaison, l'eau doit être bien froide, vraisemblablement moins de 12 °C. Le décor est vieillot, la pièce étroite : à peine assez de place pour faire le tour du lit et accéder à la table. J'étouffe tant la chambre est petite. Malgré cela, je me sens d'une inhabituelle frilosité. Je n'ai aucune envie d'aller me promener, encore moins de plonger dans la mer et de m'ébattre dans l'eau glacée. À la clinique, les visites commencent à

midi. J'appelle Juliette, sans grand espoir. Par chance, elle répond. Elle est au bureau. Je reconnais le décor. Elle porte son éternel collier de perles sous un chemisier de soie vert bouteille très seyant que je ne lui avais jamais vu.

– Tu es au bord de la mer ! Je vois sur tes traces de vie que tu as mangé des huîtres. Tu sais que j'adore ça. Je suis jalouse !

Juliette n'est pas vraiment indiscrète, mais elle aime bien tout savoir sur moi et, pour satisfaire sa curiosité, elle fouille toujours dans mes enregistrements. Ça m'agace ! Selon elle, c'est une marque d'attention affectueuse. Sachant ses habitudes, j'ai interrompu micros et caméras sur mes lunettes hier à la clinique pour éviter qu'en fouinant elle suspecte quelque chose. Maintenant, je dois lui annoncer au plus vite le décès de maman de peur que, plus tard, elle ne s'interroge et se demande pourquoi j'ai tant traîné.

– Je voulais te...

Elle ne me laisse pas le temps d'aller jusqu'au bout. Elle est vraiment survoltée.

– Je suis épuisée. J’ai vu que tu as essayé de me rejoindre. J’ai dû me déconnecter. Je suis sur une affaire de la plus haute importance. Strictement confidentielle ! Je ne peux en parler à personne, pas même à toi. Dommage, c’est passionnant. Cela touche à des questions qui intéressent ta mère. Pour une fois, nous aurions un sujet de conversation, peut-être même de discorde, peu importe, au moins nous échangerions. À ce propos, comment va-t-elle ?

– Mal ! elle est morte.

Un silence se fait, bref. Je l’interromps illico pour lui éviter d’avoir à commenter :

– Je suis arrivé hier ici, à Granville, pour m’occuper de tout, des documents administratifs, de l’état civil, de la succession... Il faut rassembler un monceau de pape-rasse. En sus, je dois rapatrier le corps à Paris pour les funérailles.

– Oh, mon chéri, c’est terrible ! Je suis désolée. Et moi qui venais de penser à elle. Je vais te rejoindre. Je veux être près de toi dans cette épreuve. Je t’aiderai.

En cet instant, je la sens profondément et sincèrement compatissante. Cela me

réconforte. Je lui en suis d'autant plus reconnaissant que maman lui avait toujours manifesté une sournoise hostilité, qu'elle percevait par instinct. Néanmoins, dans les circonstances présentes, je dois à tout prix la dissuader, même s'il m'en coûte :

– Ce n'est pas indispensable, tu as beaucoup de travail. De toutes les façons, cela ne servirait à rien, j'ai déjà tout organisé. Il me reste juste quelques jours à attendre ici afin d'accomplir les formalités requises. J'ai loué un fourgon mortuaire. Je n'ai plus qu'à obtenir une autorisation administrative pour le transfèrement du corps.

– Si, si, je veux absolument venir te retrouver. Je vais prendre le train. J'emporterai mes dossiers.

Je ne l'avais jamais vue aussi empressée auparavant. À sa compassion franche et sincère s'ajoute le désir de saisir cette occasion pour entrer plus avant dans ma vie. Dans une autre circonstance, je ne m'y serais pas opposé ; j'en aurais même été ravi. Aujourd'hui, cela interfère trop avec les opérations en cours. La volonté

de maman prime sur tout. Juliette ne doit pas venir ! Je la connais trop : par ses questions, ses récriminations et ses demandes incessantes, elle indisposerait les médecins en contrevenant à tout instant à leurs plans. Ça compliquerait tout, au risque de faire échouer le processus. Comment le lui dire sans la froisser et, surtout, sans éveiller ses soupçons ?

– Si tu veux m'aider, il serait préférable que tu restes à Paris pour commencer à organiser les obsèques. Il faut envoyer les faire-part, préparer la cérémonie et contacter un traiteur pour le repas funèbre.

– D'accord, mais j'ai besoin des adresses. Je ne sais presque rien de ta famille. Je ne connais toujours pas tes oncles, tantes et cousins, encore moins les amis et les relations de ta mère. Est-ce que tu veux que j'aie chez toi préparer l'appartement ?

Elle renonce ; je souffle. Sur l'écran, je vois s'éclairer des alertes pressantes : quelqu'un essaie de me joindre. J'abrège.

– Pas la peine d'aller chez moi, tu peux tout faire à distance. De toutes les

façons, tu n'as pas les codes sur toi et il faudrait que je te fasse une procuration. J'ai un appel. Je dois raccrocher. Je t'envoie les adresses. On se rappelle vite. Je t'embrasse.

Étrangement, il n'y a personne sur la ligne. Un bruit indistinct et assez insupportable me conduit à abaisser le volume du son des écouteurs au minimum. Sur l'écran, aucune forme ; seul un mouchetage noir et blanc emplit l'espace. À force de scruter, j'aperçois, perdue en bas, à droite, une petite enveloppe verte qui indique, par sa forme, un *courriel*¹ à l'ancienne. Drôle de façon de communiquer de nos jours ! Pourquoi ne pas utiliser un simple texto défilant ?

1. *Note de l'éditeur* : tombé en désuétude, ce terme désignait un message électronique écrit, sans rien d'autre que du texte, ni odeur, ni sensation kinesthésique, ni son, ni image. Néologisme forgé à partir des mots « courrier » et « électronique », le terme a été inventé par des puristes français à la fin du xx^e siècle pour éviter l'anglais *mail*. L'étymologie renvoie au latin *correre*, « courir », ce qui veut dire que ce sont des missives très légères transportées rapidement.

De : Michele.Vidal@ether.el

Sujet : Imploration

Pour : Raphael@Vidal.name

Raphaël, où que tu sois, je t'implore, parle, écris !

Ici, tout a disparu. Le monde a disparu. La nuit a disparu. Plus rien. Plus de nuit, plus de jour. Noir absolu. C'est l'autre nuit. Une nuit totale, terrible, sans étoiles, sans lueur, sans paroles. Ce n'est pas la pure nuit, le beau diamant de nuit. C'est une obscurité définitive, un néant vertigineux, une absence abyssale. Le monde ne vient plus à ma rencontre. Aucun accueil. Le vide. Je suis seule. Ce n'est pas moi qui suis là et ce n'est pas de toi que je reste loin, ni des autres, ni du monde. Je ne suis pas là. Je ne suis pas. Je ne suis plus. Plus rien n'arrive. Tout est derrière moi, dans ma mémoire. Je ne suis plus que ce moi passé, irrémédiablement. Je suis l'entièreté. Plus de séparation. Plus rien ne vient, plus rien n'advient.

Raphaël, aie pitié, réponds, je t'implore, réponds-moi. Je sais que tu n'es plus ma chair, car je n'ai plus de chair; que tu n'es plus mon sang, car je n'ai plus de sang. Mais tu es mon fils, Raphaël, tu le demeures à jamais, tu restes trace de moi. Réagis. Tu es mon seul espoir. Aie pitié, parle, écris, adresse-moi un message, un mot, un signe pour manifester qu'il y a encore quelque chose, que le monde s'ouvre, qu'il n'est pas clos.

Ému, je réponds par retour de courriel, presque sans réfléchir, comme s'il s'agissait bien d'elle, de Michèle, de maman :

De : Raphael@Vidal.name
Sujet : re : Imploration
Pour : Michele.Vidal@ether.el
Maman, je suis là. Je te lis. Rassure-toi. Nous allons te reconnecter. À ton tour, rassure-moi : comment te sens-tu ?
Affectueusement,
Ton Raphaël.

Je reçois alors immédiatement un message d'erreur :

De : Mail Delivery Subsystem
(mailer-daemon@ether.el)

Sujet : Delivery Status Notification
(Failure)

Pour : Raphael@Vidal.name

Delivery to the following recipient failed permanently: Michele.Vidal@ether.el Ether tried to deliver your message, but the recipient was unknown. If the person you are addressing is a new comer, try again because it usually lasts 40 days before full registration.

Le réseau Ether a essayé de délivrer votre message, mais le destinataire est inconnu. Si la personne que vous cherchez à joindre est un nouvel arrivant, essayez encore, parce qu'il faut habituellement attendre 40 jours avant un enregistrement total.

À la clinique, je demande à revoir le Dr Varvogliss. On m'indique qu'il est

injoignable. À défaut, on appelle l'infirmière qui arrive prestement. C'est la même qu'hier, toujours aussi affable et attentionnée. Elle me confirme l'information et me conduit de nouveau au chevet de maman. Sur son badge, je lis « Laetitia ». Ce prénom lui va bien. Il évoque la Corse, le soleil, la mer et l'odeur de genêts. La dépouille de maman se trouve toujours là, mais la table de chevet est vide : nul reliquaire de verre, encore moins de reposoir. Je m'en inquiète :

– Où est... euh, l'ogive ?

– La capsule, vous voulez dire !

Elle répond sur un ton serein et renseigné qui se veut rassurant :

– Celle-ci vient d'être déposée dans la salle des rosaces, sous la coupole, à la croisée du transept, dans un suspensoir prévu à cet effet. On est en train de la connecter à des capteurs sensoriels transitoires. Je me renseigne sur l'état d'avancement des branchements.

– J'ai reçu un message prétendument d'elle ce matin. Je lui ai répondu sur-le-champ. Le réseau m'a renvoyé une